

Joseph Conrad

# Le Comte

traduction et postface de Stéphane Gounel

*Andersen*

Paris

## Note de l'éditeur

Le titre original de ce récit est *Il Conde : A Pathetical Tale*. Conrad le publia initialement à Londres dans le *Cassell's Magazine* en août 1908, le reprit en volume dans *A Set of Six* la même année, puis le fit paraître aux États-Unis dans le *Hampton's Magazine* en février 2009.

La première fois que nous échangeâmes quelques mots, c'était au Musée national de Naples, dans les salles du rez-de-chaussée qui contiennent la célèbre collection de bronzes d'Herculanum et de Pompéi : cet extraordinaire héritage d'art antique dont la subtile perfection nous a été transmise grâce à la colère du volcan.

Ce fut lui qui m'adressa la parole à propos du fameux Hermès assis<sup>1</sup> que nous venions d'admirer côte à côte. Il fit les remarques qui s'imposaient sur cette pièce étonnante. Il n'en dit rien de profond. Ses goûts étaient plus intuitifs qu'érudits.

Il avait manifestement vu beaucoup de belles choses dans sa vie et les aimait, cependant il n'avait recours ni au jargon du dilettante ni à celui du connaisseur. Deux clans détestables. Il s'exprimait comme un homme du monde plutôt intelligent, un homme dénué de toute affectation.

Nous nous connaissions de vue depuis quelques jours déjà. Descendus au même hôtel – un bon hôtel mais pas exagérément moderne – je l'avais remarqué dans le vestibule lorsqu'il rentrait ou sortait. Il me semblait être un vieux client, un client estimé. La révérence de l'hôtelier traduisait une déférence affable à laquelle il répondait avec une cordiale familiarité. Pour le personnel il était *le Comte*<sup>2</sup>. Il y avait eu une confusion au sujet d'un parasol d'homme – ce genre de chose en soie jaune, doublée de blanc – que les serveurs avaient trouvé abandonné à la porte de la salle à manger. Notre concierge galonné d'or avait reconnu

l'objet et je l'entendis donner l'ordre à l'un des chasseurs de courir après le Comte pour le lui remettre. Peut-être était-il le seul comte descendu à l'hôtel ou peut-être lui avait-on accordé la prérogative d'être le comte par excellence, étant donné sa fidélité reconnue envers l'établissement.

Après avoir parlé avec lui au musée (où il avait, soit dit en passant, manifesté peu d'intérêt pour les bustes et les statues d'empereurs romains de la galerie des marbres, en raison de leurs traits trop vigoureux, trop prononcés pour lui), m'étant déjà entretenu avec lui dans la matinée, je ne crus pas être importun dans la soirée lorsque, trouvant la salle à manger bien remplie, je lui proposai de partager sa petite table. À en juger par la tranquille urbanité avec laquelle il accepta, il sembla éprouver le même sentiment. Son sourire était très attachant.

Il dînait en gilet de soirée et « smoking » (c'est ainsi qu'il le désignait) assortis d'une cravate noire. Le tout de très bonne coupe, mais pas neuf – comme il se doit. Le matin et le soir, il était très correctement vêtu. Je ne doute pas que toute son existence ait été correcte, bien ordonnée et conventionnelle, vide de tout événement bouleversant. Ses cheveux blancs, reportés en arrière à partir d'un noble front, lui donnaient l'air d'un idéaliste, d'un homme imaginatif. Sa moustache blanche, épaisse, mais taillée et disposée avec soin, avait, sans que cela tranchât, une touche de jaune d'or au milieu. Une délicate odeur de très bon parfum et de bons cigares (percevoir l'odeur d'un bon cigare était alors fort rare en Italie) me parvenait de l'autre côté de la table. Son âge se lisait le plus dans ses yeux, des yeux légèrement fatigués, aux paupières plissées. Il devait avoir soixante ans, peut-être deux ou trois de plus. Il était

ouvert. Je n'irai pas jusqu'à dire prolix, mais incontestablement ouvert...